

UN PAS DE DEUX

JAVIER SANTISO

UN PAS
DE DEUX

roman

nrf

GALLIMARD

Javier Santiso est représenté par Catherine Farin.

I

« Passer les murs est une chose douloureuse,
on en tombe
malade mais c'est indispensable.
Le monde est un. Quant aux murs...
Et les murs sont une part de toi »

TOMAS TRANSTRÖMER

Les jours avancent comme des murs froids. Dans tous les recoins, les silences s'enroulent, se lovent sur eux-mêmes, des nids de vipères, retors, tous crocs dehors. Ils attendent que l'on passe devant, qu'on les piétine, qu'on les mette à nu, les batte à mort, les heures crachent leur venin à chaque secousse, les jets, les crocs, les minutes tanguent, lèchent les plaies, avalent les couleuvres. La lumière comme une poignée de riz s'éparpille dans les pièces, se jette, folle, à nos cous, se cale contre nos ventres, nous farfouille les entrailles comme le ferait un couple qui s'aime en corps.

Les arbres lancent leurs grappes, touillent leurs grumeaux verts, les mélangent à l'air. Dans le ciel le soleil

fait une dernière voltige. Plus rien ne bouge. Le vent a cessé de siffler, la maison de craquer, les graviers de crisser. Tout enfin se tait, se défait. Nous sommes tous les deux devenus plus lents que jamais, de vrais lézards au soleil. On avance de quelques millimètres à chaque siècle. Cela fait des années que l'on sèche ainsi, le ventre à l'air, on se regarde en chiens de faïence, comme des poutres, accrochés aux souvenirs. De temps à autre, on aboie, lorsque le couvert est mis, lorsque l'on sonne à la porte, on hurle aux loups, on couve, les poings serrés. On va à la cuisine, laper l'assiette, puis on revient, repus, toi au point d'eau de l'atelier, les yeux rivés sur la toile, moi auprès de l'évier, de la machine à coudre, de la table où je note les ventes, tiens les comptes, ma vie collée à la tienne, auprès de toi, ma vie sans toi.

Il est des moments qui sont ainsi, ils entrent dans nos vies sans crier, à peine un froncement, et nous chamboulent de haut en bas, d'est en ouest, dans toutes les directions, des moments qui se transforment en destin, on se rencontre, on se touche, et parfois se retouche, puis c'est l'embarquée, les années pleuvent, et un jour on s'éteint, on renonce à tuer le temps, et c'est lui qui nous uppercute, nous crache au visage, de toute manière la vie a cessé, depuis longtemps, d'être une fête, une berge, une colline, ici c'est plutôt un terrain vague, une décharge à ciel ouvert, la vie comme un coup de dés, un lancer qui n'abolit rien, pas même ce bazar entre nous, cette maison trop large, ce ciel trop haut, tous ces jours impairs

qui font la gueule, mourir le plus tard possible à quoi bon, si tout est déjà parti.

Au début c'était cotillons, paillettes et guirlandes. On s'était croisés la première fois à ton retour d'Europe, en mille neuf cent dix. New York n'avait pas encore les grands gratte-ciel, mais déjà ils poussaient comme des champignons un peu partout, dans les cours des Beaux-Arts, avant tes voyages en Europe, on était encore des apprentis, ce n'est que beaucoup plus tard, que l'on s'est vraiment trouvés, en mille neuf cent vingt-trois pour être précise. J'aimais tes aquarelles, tu te collais souvent à moi, tu étais un peu gauche, jamais à ta place, en tout cas pas à l'aise avec les femmes, ton regard était aussi bleu que celui de tes aquarelles, et petit à petit la romance a commencé, feutrée, tu avalais tes mots, même mon prénom, de sorte que ne restait plus que mon diminutif dans ta bouche, et bientôt, oui, aussi, mes lèvres.

Tous les jours alors c'était la fête, la vie à pleins poumons, sans corde de rappel. On vivait dans notre studio vétuste, sans frigo ni toilettes, confinés entre quatre murs, pendant trois années, mais au début tout cela était une note de bas de page, un pli de robe. Puis ont déboulé les années bien tassées, la glu à tous les coins, les heures qui tournent en rond, la vase à tous les étages, la vie avec les gravats que l'on se jette à la figure, les paroles qui ricochent et esquintent. On s'est embourbés, ficelles à la patte, rien que des heures à moudre. On est devenus des

arlequins délavés, des couleurs sans angles, jetées à plat. On s'est mis ainsi à vivre, à mal vivre, dans des jours sans relief, vieillis, cramoisis, dans ce soleil trop blanc, rabougri qui maintenant traverse les pièces, ce soleil avec la faim au ventre, qui serre la tenaille. Sa mâchoire se referme sur notre chair, mais rien à faire, elle non plus n'a plus d'appétit.

Je te regarde. Mais tu es loin, toujours, encore, loin de moi, loin de cette vie à deux qui n'en est plus une. Tu aimes les fleurs, les pudiques, les éhontées, les boursoflées, tous les types de fleurs, et pourtant tu ne m'en as jamais offert, ou si peu, à peine quelques bouquets, composés à la va-vite. De même tu détestais les bijoux, les parures, les colliers, dans tes toiles on n'en verra d'ailleurs aucun, pas plus, avec les années, qu'on ne les verra à mon cou. À nos débuts, on allait aux bals, histoire de se dégourdir les jambes, puis on a cessé de le faire, ton corps devenant chaque fois plus grand, plus large, plus lourd. Tu adorais nos heures passées à lire ensemble, des poèmes surtout, on le faisait à haute voix, j'étais ravie, en ce temps je voulais être comédienne, et puis Verlaine et ce brigand de Rimbaud étaient aussi mes préférés.

On a continué à peindre. Chacun dans son coin. Surtout toi. Pour donner le change, avec ton air d'artiste, de ne pas y croire, mais affairé à ta gloire. Moi, cela fait des lustres que j'ai laissé les pinceaux, que j'ai jeté les gouaches au caniveau, fourré les toiles sous la

mansarde. Parfois, la nuit, tu te colles contre moi, les mains encroûtées, la paume qui râpe. Ta peau se frotte à la mienne, comme une grande allumette gelée, aucune envie que tu me prennes, que tu me levures, me lèves, me lèvres, encore moins que tu entres en moi. Tu te tournes, te mets alors sur le dos, puis sur le côté, rectifies l'angle, te lasses, et enfin te tasses. La nuit peut alors, enfin, commencer. Je me laisse couler sous les draps, dans le formol blanc de ce lit trop grand. Je suis alors une dragée, du sucre qui se dissout dans l'eau, dans cette bassine d'acide, dans le tonneau de la nuit qui vendange. Je me recroqueville, fais la momie, me blottis dans le noir, pense à ce gâchis, à tout ce vide, les années jetées par-dessus la balustrade.

Cela fait des lustres que l'on n'a plus dans nos vies ni menthe ni gingembre. Nous sommes comme de vieux chiffons, du bois que l'on savonne pour le faire briller, des reliques usées jusqu'au trognon. Avec nos deux pauvres corps, toujours plus velus et aveugles, toujours plus infimes, on traverse l'éboulement des jours, comme des taupes prises dans les galeries de la maison, on ronge chaque heure à la racine, on attend que reviennent les matins jaunes de juillet, que l'été déballe son cartable d'écolier, et nous emballe de nouveau. Mais l'envie n'y est plus, cela fait des siècles que nous ne sommes plus des enfants, que l'on ne serre plus les dents, on reste calés dans nos tissus, toi dans tes pantalons, moi dans mes jupes, les jours deviennent de plus en plus longs, de plus

en plus lents, ils fermentent, ruminent, se tordent entre nos doigts, parfois ils laissent échapper un éclat, toujours très bref, toujours par mégarde, un éclat de ciseaux rouillés. Les heures macèrent ainsi, elles deviennent cette bouillie molle, plus tiède que chaude, plus morte que vive. Parfois on se redresse, on marche quelques pas, on avale quelques goulées d'air cru, et puis on revient au point de départ, on agite les spatules, touille quelques heures de plus, avant de passer à autre chose.

Je tiens mon journal, comme je peux, remonte les pages, essuie les phrases, les lubrifie pour masquer, pour me donner le change. Les mots me montent au nez comme de la moutarde, rances, exténués, les mots se collent aux pages. Cela fait des siècles qu'ils ont cessé de bruire, de se mêler dans nos bouches, d'être frais. Les mots ont cessé de parler, ce sont à peine des brindilles, eux qui à nos débuts étaient des forêts, touffus comme des sous-bois, des mots libres, pleins d'oiseaux, des mots vrais qui dévalaient les pentes, traversaient les fourrés, chaque conversation était un voyage. Maintenant tout pèse, on soupèse même nos silences, même la pluie et le beau temps ont cessé d'être des sujets de conversation.

Le cœur est une cave où je fourgue tout ce que je peux, des chapitres entiers de cette vie qui se réduit à un ou deux envols, le temps de nos années jeunes, juteuses, fraîches, le temps des joies alors en barre, juste avant les guerres, les tranchées, les montées au front. Dans les

années vingt, nous courions les galeries, on traversait la ville, sur notre quarantaine, nous commençons à comprendre que le temps pressait. Dans les vernissages on croisait de tout, de grandes échasses en quête de leurs hérons, d'autres volatiles de basse-cour à la recherche d'accoudoirs où se percher, d'une bassine où picorer, des artistes sur le déclin, d'autres sur leur tremplin, à la crête d'une gloire tout aussi dérisoire qu'éphémère. Ils disparaissaient des tournois dès les premiers tours de piste, se volatilisaient dès les premières giboulées, faisaient leur tour et puis, fini, terminé, la révérence.

Alors on cavalait partout, moi plus ronde, plus vive, à peine un mètre cinquante, toi perché sur tes presque deux mètres, maigre comme un fil de fer, avec ton air bougon d'ours mal léché. On s'est mariés sur le tard, à cet âge où on commence à serrer au centre, pour éviter de partir dans le décor. On roulait au milieu de tout, pour éviter les écarts, les embardées, éviter à tout prix de dévisser, de tomber dans une crevasse, de perdre l'équilibre, ou, pire encore, de perdre la tête, le cœur, ou tous les organes d'un coup. On ne tombe pas amoureux, l'expression est ridicule. C'est la vie qui nous tombe dessus, s'emballe, nous chambarde, et parfois on ose à peine lui donner le change, on reste pingre, accroché à ce tronc qui n'est qu'un bout de bois mort, une branche à la dérive, on se noie dans un verre d'eau, faute de boire la mer en entier, de se saouler à vie.

On s'est ainsi mis ensemble, comme on empile deux troncs gercés, côtes à côtes, à l'écart des clairières, loin de l'affolement des papillons, deux troncs au milieu de ce fatras des jours qui ont suivi. Les années sont passées, avec leurs chromes, leurs dérives, l'homme à mes côtés s'est lui aussi effeuillé sans trop de bruit. Les ciels ont cessé de s'ébrouer, on est partis chacun de son côté, toi avec tes toiles, moi avec mes comptes. Les jours ont perdu leur vernis, ils se sont desséchés, quant aux nuits, elles, un doigt sur la bouche, se sont tues pour longtemps. Elles se gavent de naphthaline, d'anxiolytiques, tout ce qui leur tombe sous la main, pourvu que le sommeil vienne, que les conifères poussent. On compte les étoiles, les moutons, les trèfles à quatre, cinq, six cents feuilles, tout ce qui, pêle-mêle, permet de tenir, une nuit de plus, une nuit encore.

Cela fait maintenant une éternité que je n'ose plus m'aventurer dans la pièce qui te sert de studio. Défense d'entrer, de traverser, nos vies sont deux impasses qui parfois se regardent flétrir. Pour ce qui me concerne, j'ai jeté l'éponge, les gouaches, les aquarelles, à peine un ou deux dessins quelquefois, à la sauvette, fini les alcools forts, pour moi aussi c'est la prohibition, une vie à sec. Parfois, je rêve, de manière molle, je me vois donnant des coups de pinceau, le sang me monte aux yeux, je reprends du poil de la bête, je saccage les verts, laisse tomber des chapes de bleus sur la toile, en trombes, en volutes. Je suis alors aux anges, au milieu des tubes, je

patauge au milieu des flaques de couleurs, et l'homme qui est à côté sans y être ne devient plus qu'un lointain souvenir, un feu follet, un crissement sur le grain de la toile, la broche s'agite, elle a le poil luisant. Sur la toile apparaissent des arbres velus, le ciel hausse les épaules, le vent éponge la pluie, sous mes pas la terre chuchote.

J'aimerais retrouver l'homme qui un jour a été près de moi, te faire scintiller de nouveau, t'asticoter, me mettre à califourchon, comme quand tout a commencé, comme avant ce goût de cendre, ce trop-plein de rocaïlle. Je racle la croûte, la peinture a séché laissant des striures sur le dessus de la peau. L'hiver les mots tombent, comme la neige, froids et blancs, au printemps c'est le dégel, puis vient l'été, l'automne pointe son museau, alors les mots se décalottent, jonchent le sol, la page, le livre, se retournent comme de la tourbe abîmée. Mon corps craque, brûle, un bois sec. Des caillots de sang remontent les veines, eux aussi cherchent un passage, ils veulent se faire la malle, quitter cette vie qui n'en peut plus de se mentir à elle-même, de se retenir de partir.

Je te regarde dans les yeux, virer à bâbord, chercher mon angle mort. Puis tu voudrais t'arrimer, jeter les amarres, me prendre la main, déporter nos deux corps dans le jour, le temps d'une balade, aller de ponton en ponton, de rue en ruelle, de sein en fesse, comme autrefois, comme hier, comme plus jamais, car pas envie, me laisser ramoner, non merci, le temps des cerises, des

promesses de grands vents, on a tout laissé derrière nous, seuls restent nos jours fripés, tout ce linge à sécher, ces tuyauteries à récurer. Ne veux plus aller de l'avant, coulisser, mugir, rougir, tout est devenu glabre, même nos regards ne regardent plus, on se jette des coups d'œil, on dandine, on jacasse, rien de grave, juste des mots qui remplissent des silences.

La terre est lourde. Depuis des années rien ne remonte vers les cimes. Les mots ont perdu leurs voyelles. Les verbes ne sont plus rouges. Nos vies se sont faites, défaites, droites, drues, les couchers de soleil ont déteint, édentés, évidés. C'étaient de belles pièces, des cerfs pleins de brames et de bonds, des biches à chaque coin de rue, nos plus belles années, à l'orée des bois, nos gueules pleines de nuit, et les yeux, ah les yeux, jamais repus, jamais à se faire prier, des yeux pleins de loups et de comptines, de fraises sauvages cueillies entre les gençives, léchées à pleine bouche.

Puis arrive un nouveau jour, on se lève, on s'accoste. À distance. Cafés, croissants, on se traverse du regard. Un nouveau jour que l'on crève, que l'on cravache, une embardée à même la croupe. L'adrénaline se défait dans la poudreuse des heures, les minutes hennissent, elles lâchent leurs crinières, même le vent s'emballe. Puis on se contrôle, on tire sur le harnais, on démâte, et alors on repart, chacun dans son recoin, lui à contre-jour, la lucarne rivée à la fenêtre, le voilà en moins de deux

vissé au tabouret, la main agrippée au pinceau, le dos rond, comme un gros chat à son chevalet. Cela fait des semaines qu'il gratte, toutes griffes dehors, les tessons de lumière, il les retord comme des boyaux, les enroule les uns sur les autres, sens dessus dessous, cherche, trouve, s'égare, repart.

Certains peintres peignent avec leurs tripes, d'autres avec leurs dents, la plupart le font tout simplement avec les mains. Ils se jettent, faméliques, exsangues, sur les chevalets, là ils entassent toutes les couches qu'ils peuvent, étalent sur la toile tous les jets, éparpillent les couleurs comme autant de crachats lâchés à la volée. Leur crachin est oblique, parfois une bourrasque, rarement une flambée, jamais un orage. L'averse ne dure que quelques secondes, le temps d'empoigner un nouveau tube, de tirer sur lui comme un bas résille, et de se remettre à nu, presser fort sur le mamelon, coulisser de l'avant vers l'arrière, la trachée en feu, les yeux crevés. Les couleurs fouettent alors la toile, ricochent, brunissent, jaunissent, elles ne cessent de bouger, d'émoustiller le regard, de chercher les ornières, pour se faufiler dans la moindre issue, s'échapper de ce cadre trop étroit qu'est le tableau.

Toi tu es d'une autre race, de celle qui se pose, qui encaisse, qui absorbe, de celle qui aime les choses à leur place, même si cette place est sans issue. Comme au lit, tu ne fais qu'effleurer les choses, tu pinces du bout des

doigts le raisin rose des seins, effiloche à peine tes mains. Tu lèches la toile, lapes les teintes, toujours du bout de la langue, mets ici et là un peu de vernis, deux, trois pin-cées de sel, comme si la surface était une grande galette des rois sur laquelle étaler la marmelade, l'onctueux, le velouté, l'auréole des couleurs. Ici pas de faste, rien que des couleurs de chapelle, bien ténues, tout en tamisé, et déjà les rais de lumière qui tombent, obliques, en lucarnes, qui frappent les dalles du sol.

De nos jours passés ensemble, il ne me reste que ces escapades, les ruades et les pinceaux, les années et les heures, les coulées douces des semaines, avec des lézardes sur les murs, les parquets qui grincent, les nuits qui sifflent, le vide qui entre partout, s'infiltré dans nos jeux, nos regards, nos vies à nu. Les soirs revenaient toujours à leur place, et moi, alors, je n'ai voulu que cela, m'enfouir comme un hérisson dans cette vase devenue trop molle, dans cette houle sans vagues, juste ce va-et-vient des eaux, qui déroule les mouvements, reprise les mêmes chiffons, ces jours trop usés, troués d'heures, enfouis sous un amas de feuilles.

J'enfile les bas, enfourche la jupe, la blouse me presse la ceinture. Je suis pleine de peaux d'orange, de citrique, d'années, pleine d'heures qui coulent en moi à pic. Mon ventre n'a plus de diapason, aucune partition à jouer, fini le temps des arpèges. Sur le ponton, toutes voiles dehors, je prends la porte comme on prend la mer, chavire, vire

à gauche, prends à droite, au coin de la rue la lumière me prend à la gorge, me rappelle à la vie. Ce matin, ce sera une balade du côté de la falaise, là où la mer se fracasse le crâne contre les rochers, à grands coups de vagues, et savonne, et écume. Une bouffée d'air frais, loin de la bâtisse, marcher le front dans le ciel, les talons dans le sol, respirer un grand coup, respirer le plus haut possible.

Un jour, je me remettrai à peindre, c'est promis, juré, craché. Un jour je sortirai de ce trou, de ma vie avec toi, cette vie sans toi, même quand tu es là. Un jour je sortirai de terre, en remuant les os, je cesserai d'être petite et ronde, tassée comme un boulet de canon, sans berges ni grands larges, pleine de courbatures et de ratures. Un jour, je sortirai de cette maison qui n'en est pas une et, sur le seuil de la porte, le vent me giflera pour me réveiller une fois pour toutes, les nuits dormiront enfin debout et rêveront tout haut, très haut.

J'aurai alors le courage de prendre ma vie à deux mains, de l'étrangler une fois pour toutes, de m'enfoncer le pieu du jour au fond du corps. Le vent me dénouera les cheveux, le temps sera beau comme un voyage, une vie pleine d'étapes, de bourgeons, de taillis, de plein air et non pas ce fouillis, ces ramilles, ces lambeaux de toiles, où personne n'écarquille les yeux, pas même ces femmes qui me ressemblent. Elles aussi sont prises au piège, elles aussi sont, comme moi, plus mortes que vives, terrées entre quatre murs, et autant de planches, de plafonds, de

parois. Elles se tiennent debout mais sont sans mâture, comme des arbres qui auraient perdu leur grément, qui n'auraient plus où aller, plus de voiles à hisser.

Je voudrais peindre comme autrefois, rincer les pinceaux, épandre les couleurs, mettre des rouges au-dessus des ocres, procéder par retouches, m'acharner jusqu'à l'aube, que les formes se tordent, que les futaies sèchent, que la torche du ciel flambe, que les maisons se recroquevillent. L'aube serait de nouveau blanche, rieuse, entre les nuages le soleil jouerait des coudes pour se faire lui aussi une place, et ainsi je m'en irais d'ici, jusqu'à ce que le soir pose ses doigts sur mes yeux, qu'il me taise, vas-y, prends ta vie entre tes mains, chuchote le soir, étincelle, remue tout ce que tu peux, fais hennir tes chevaux. Puis la nuit viendra sans qu'on l'ait vue venir, les étoiles cesseront de glapir, elles se mettront à fleurir dans le pré du ciel, triturées par les doigts du vent, incapables alors de réfréner les rires, de retenir les couleurs qu'elles ont dans le cœur.

J'aurais aimé peindre tout ce que mes nuits ont vu. Peindre l'herbe qui pousse ou ne pousse pas, les voix qui se mélangent comme des aliments, toute cette vie minuscule avalée à petites bouchées, peindre les vagues qui batifolent, piaffent, sautillent, peindre les abeilles, les frelons, les fleurs qui s'évasent, guillerettes, vers le ciel, les toits qui dégringolent, peindre les routes tatouées par l'eau des pluies, oui peindre, comme je le faisais avant

de te connaître, quand je jouais avec les jours, qu'ils se laissaient eux aussi aller, quand les heures filaient à leur guise, prêtes à détalier n'importe où, n'importe quand, des heures libres qui ne baissent jamais les paupières.

Mais voilà, depuis notre rencontre, les jours tombent moins vite, les années s'éteignent plus lentes, et je suis toujours là, à te regarder arriver dans notre lit de plus en plus tard, à regarder les coteaux d'en face par la fenêtre se coucher joues contre le ciel. Alors je reprends les comptes, et au milieu de cette cascade de chiffres, je trempe les yeux dans les gains, les dépenses, je marche dans cette eau qui ruisselle, et puis je referme le carnet, fatiguée, échouée. Je me résigne à éteindre la lampe, à prendre seule le tournant du sommeil, à être encore plus seule, couchée sous les draps, engoncée entre les couvertures, à attendre que tu viennes un peu, même du bout des lèvres, même pour de faux.

II

« Le cœur de l'homme est comme la mer, il a ses tempêtes, il a ses marées et dans ses profondeurs il a aussi ses perles. »

VINCENT VAN GOGH

Laisse-moi entrer en toi. Voir un jour avec tes yeux. Être coude à coude, main dans la main, dessus, dessous, me vautrer sur ton ventre, fondre en toi comme du plomb. Les personnes que l'on aime on ne les rencontre pas. Les personnes que l'on aime on les reconnaît au premier coup d'œil, au premier coup de gueule.

Dès que je t'ai vu, j'ai su que c'était toi. Ta manière de fracasser l'air, de passer à travers le jour, ta démarche, comme une chaloupe à la mer. Avant toi, ma vie passait à l'insu de mon plein gré, comme par omission. Je la traversais sans laisser de traces, sans faire de vagues. De sorte que lorsque je me retournais, plus de sentier, disparu, les touffes d'herbe déjà recouvraient tous mes pas. Avec toi tout était en enjambées, comme si ta vie se

jouait à quitte ou double, à chaque instant, à chaque coup de pinceau, du moins c'est ce que j'ai voulu croire, idiote, dès le début. Par la suite, tu as tout saccagé, comme ces étés des grandes plaines, qui fanent les herbes, sèchent les ares, fissurent les sols, de vilains étés qui te rouent de coups jusqu'au sang, t'enfoncent jusqu'aux fosses.

Un peintre, je l'ai appris de toi, ce n'est pas que de la fougue ou de la foudre, un coup de reins, des savates sous les draps. Un peintre c'est celui qui s'entête à regarder dedans et dehors, à voir au lieu de regarder, à être au lieu d'exister. Lorsque tu te sentais trop sale au-dedans, à cause de cette vie âpre, qui dégouline, ce réel trop rance, suintant de partout, tu prenais ton grand corps déglingué et allais le coller devant quelques chefs-d'œuvre. On l'a fait tant de fois par la suite, ensemble, dans bien d'autres villes, mais pour toi, les maîtres seront à jamais ceux accrochés sur les murs du Louvre, ton boudoir préféré. Car devant eux, les maîtres, tu redevenais ce gamin ahuri qui écarquille les yeux, un gosse trop grand, trop gauche, qui pétille et se gave de toutes les friandises possibles, de vallons effilés, de ciels parsemés de candélabres, éberlué devant toute cette naissance du monde, ahuri de découvrir les pas du jour dans le ciel.

Tu t'échappais de la Mission évangéliste, rue de Lille, de cette chambre rachitique, enclavée dans un coin d'immeuble, pour aller gambader dans les grandes allées du musée. Là tu te baignais en entier, tu plongeais dans les

JAVIER SANTISO

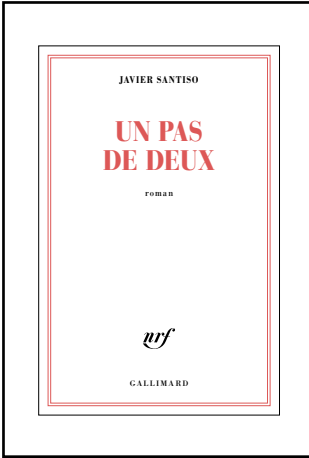
Un pas de deux

« Parfois, je rêve, je me vois donnant des coups de pinceau, le sang me monte aux yeux, je reprends du poil de la bête, je saccage les verts, laisse tomber des chapes de bleus sur la toile. Je suis alors aux anges, au milieu des tubes, je patauge au milieu des flaques de couleurs, et l'homme qui est à côté sans y être ne devient plus qu'un lointain souvenir, un feu follet, un crissement sur le grain de la toile. »

Ce roman est le portrait d'Edward Hopper à travers les yeux de sa femme, elle aussi artiste. Josephine réalise le constat sans concession d'une existence emmurée à l'ombre d'un homme pour lequel elle a tout sacrifié. Cet amant qui n'a cessé de s'éloigner, elle ne l'a retenu qu'en devenant son modèle, et finalement toutes les femmes à la fois, à défaut d'être la sienne.

L'histoire magnifique et cruelle de ce couple est portée par une langue lumineuse, habitée, qui permet d'explorer la profondeur et l'ambivalence des sentiments.

Javier Santiso est né en 1969 à Saint-Germain-en-Laye, de parents espagnols, puis a passé une partie de son enfance en Galice, le pays de sa famille. Il est traducteur, notamment des œuvres de Christian Bobin. Un pas de deux est son premier roman publié en français.



Un pas de deux
Javier Santiso

Cette édition électronique du livre
Un pas de deux de Javier Santiso
a été réalisée le 2 février 2023
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782072989735 - Numéro d'édition : 541122)
Code Sodis : U45778 - ISBN : 9782072989742
Numéro d'édition : 541123